

**Le professeur de criminologie
et le bouc émissaire.
Les Caves du Vatican comme congrès de
sociologie**

Préoccupé par la question de l'intégration ou de l'exclusion au sein ou hors du corps social, Gide pouvait difficilement être indifférent à l'idée qu'une société ait besoin de boucs émissaires, dont l'élimination permet la réconciliation des membres du groupe. Attaché à défendre la singularité individuelle et le droit de l'individu « original¹ » à trouver et à occuper sa place dans une société qui tend à le reléguer à ses marges, voire à l'éliminer, membre d'une minorité visible en tant que protestant et d'une autre, invisible, en tant qu'homosexuel, il pouvait à bon droit craindre de devoir jouer ce rôle. Au moment de son combat en faveur de l'homosexualité, il peut se voir lui-même comme un martyr potentiel de cette cause, alors que l'homosexuel apparaît encore comme « le bouc émissaire de la débauche universelle, une sorte d'abcès de fixation par où s'écoule du corps social », comme le relève Ramon Fernandez². Dans *Les Faux-monnayeurs*, le personnage de Boris vient donner corps à cette hantise : enfant singulier et efféminé, celui-ci est acculé au suicide par un groupe – la Confrérie des hommes forts – qui renforce, voire trouve sa cohésion en l'éliminant après avoir fait semblant de l'intégrer³. Le « programme » du bouc émissaire, qui articule trois éléments, « la crise,

¹ La notion d'originalité est centrale dans la critique par Gide de la doctrine barrésienne de l'enracinement, qui tend selon lui à nier la singularité individuelle en prétendant fondre l'individu dans le groupe : voir « À propos des *Déracinés* de M. Barrès » (1898), *Essais critiques*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 4-8.

² Voir Ramon Fernandez, *Gide ou le courage de s'engager* (1931), Paris, Klincksieck, coll. « Bibliothèque du XX^e siècle », 1985, p. 63.

³ Voir « La “confrérie des hommes forts”, ou le cauchemar de “l'agrégat naturel” » dans notre essai, *Gide politique*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Etudes de littérature des XX^e et XXI^e siècles », p. 144-152.

le déplacement de l'agressivité sur un individu ou un groupe minoritaire, la catharsis susceptible de restaurer voire de renforcer la cohésion du groupe social⁴ », est cependant déjà présent dans l'œuvre de Gide, une dizaine d'années plus tôt. Il se déploie dans *Les Caves du Vatican*, quoique de façon plus diffuse, pour deux raisons différentes, le caractère carnavalesque de cette œuvre désignée comme une sotie d'une part, la difficulté pour Gide d'assumer alors son homosexualité d'autre part. Ce livre qui renvoie allusivement à la naissance de la sociologie n'en propose pas moins à ses lecteurs une réflexion sur les mécanismes d'exclusion mis en œuvre par le corps social. Le schéma émissarial inscrit en pointillés dans la sotie engage en effet des enjeux sociaux autant que psychologiques, même si ces derniers ont généralement accaparé l'attention de la critique⁵. C'est dans le contexte de l'affaire Dreyfus et de l'affirmation du nationalisme français que le bouc émissaire s'est imposé comme modèle cognitif dans les sciences sociales, dans le sillage des réflexions de Durkheim sur l'antisémitisme. Or Gide lui-même, à ce moment, s'est senti personnellement mis en cause par la doctrine des nationalistes, au point de se sentir « supprimé » par « ces gens-là⁶ ». Le fait que Gide déploie une analyse de type sociologique dans une œuvre qui, au moins indirectement, critique une idéologie nationaliste qu'il ressent comme dangereuse pour lui et pour toute minorité, n'a donc rien de fortuit.

*

Dans *Les Caves du Vatican*, l'écrivain Julius de Baraglioul se rend à Rome, où va se dénouer – ou se renouer – l'intrigue de la sotie, pour

⁴ Voir Guillaume Erner, *Expliquer l'antisémitisme. Le bouc émissaire : autopsie d'un modèle explicatif* (2005), Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2012, notamment p. 45-46 ; il s'agira moins dans cet article de la figure du bouc émissaire que du mécanisme cognitif articulé autour de cette figure, dans la perspective, héritée de Durkheim et de Freud, qui est celle des sciences sociales.

⁵ Voir Alain Goulet, « L'écriture du moi dans les fictions gidiennes », in P. Masson et J. Claude, *André Gide et l'écriture de soi*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2002 : Goulet souligne que Fleurissoire « est pour l'écrivain une sorte de bouc émissaire affublé d'oripeaux et de défroques personnels dont il veut se débarrasser pour donner leur chance aux ressources enfouies qu'il porte en lui et dont Lafcadio va être partiellement investi. » (p. 7).

⁶ Voir la lettre d'André Gide à Eugène Rouart, [27] novembre [18]97, *Correspondance I (1893-1901)*, éd. David H. Walker, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2006, p. 425.

participer à « un important congrès de sociologie » (CV, 1079⁷), auquel doit également assister le pseudo professeur Defouqueblize, en réalité Protos, ancien ami de Lafcadio, chef de la bande du Mille-pattes, qui a organisé une croisade pour la délivrance du pape, destinée à soutirer l'argent des bigots. Si le nom de Durkheim est absent de la sotie, Defouqueblize se présente comme un professeur de l'université de Bordeaux, où le père fondateur de la sociologie française enseignait lui aussi dans les années 1890, moment où se déroule la diégèse. Par-delà les résonances entre les articles publiés dans *L'Année sociologique* et les questions abordées dans sa sotie, Gide a par ailleurs placé en épigraphe du Premier livre une citation de Georges Palante, auteur d'une thèse en sociologie intitulée *Les Antinomies de la société et de l'individu*, refusée en Sorbonne par Bouglé et Séailles, tous deux disciples de Durkheim⁸. La sociologie occupe donc une place centrale dans les *Caves*, bien décrite par Alain Goulet, qui tient le « congrès de sociologie » pour « le nœud et le lieu d'interférences des révélations sociologiques essentielles de l'œuvre, bref, [...] les "caves" du roman » : « c'est donc l'ensemble des personnages et des actions des *Caves* qui composent ce congrès », ce qui donne sa portée sociologique à un roman consacré au « décentrement de l'individu par rapport à la société⁹ ».

Si le rapport problématique entre l'individu et la société est bien central dans les *Caves* et crucial pour Gide, c'est d'abord la question de l'individu, de sa liberté – que Lafcadio tente de se prouver à lui-même en commettant un crime gratuit –, de sa singularité menacée par les normes sociales, qui retient d'abord l'attention du lecteur. Pour autant, Gide ne manque pas de s'interroger sur le groupe et sur ses modalités de constitution et de fonctionnement. C'est parce qu'elle porte autant sur la société que sur l'individu, que la réflexion de Gide entre délibérément en résonance avec le discours de la sociologie. Certes, le congrès de sociologie des *Caves* évoque le Premier Congrès International

⁷ Les références aux *Caves du Vatican* indiquées entre parenthèses directement après les citations de l'œuvre, renvoient à André Gide, *Romans et Soties. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. I, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2009.

⁸ Voir François Bompain, « Je et Les Autres : ironie et sociologie dans *Les Caves du Vatican* », in Jean-Michel Wittmann (éd.), *Gide ou l'identité en question*, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque gidienne », sous presse.

⁹ Voir Alain Goulet, *Fiction et Vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Paris, Minard, 1985, p. 88.

d'Anthropologie Criminelle qui s'est réellement tenu à Rome, en 1885 – le professeur Defouqueblize occupant d'ailleurs une « chaire de criminologie comparée » –, dans le cadre d'une remise en question ironique des théories déterministes de Lombroso et de l'école italienne de criminologie¹⁰, liée à la volonté de Gide de défendre la singularité individuelle. Il ne faut pas oublier cependant que le crime est devenu un objet pour la pensée sociologique, quelque vingt ans avant la publication des *Caves du Vatican*. Dans *Les Règles de la méthode sociologique*, en 1894, Durkheim propose en effet de considérer le crime comme « un phénomène de sociologie normale » ; il le présente comme « un facteur de la santé publique, une partie intégrante de toute société saine¹¹ », autrement dit comme un fait constitutif du fonctionnement de toute société. Or la question de la société est bien au cœur de la sotie : les frontières du groupe et les moyens de maintenir sa cohésion, qui constituent le moteur même de l'intrigue romanesque, représentent l'enjeu proprement sociologique du livre.

Le Livre premier raconte la conversion d'Anthime Armand-Dubois, libre-penseur et franc-maçon, après une apparition de la Vierge. Lui qui était soutenu, moralement et financièrement, par la Loge, devient un renégat, bientôt accueilli et soutenu par l'Église. En d'autres termes, la sotie s'ouvre sur le récit d'une trahison qui met en question les fondements intellectuels et moraux d'un groupe dont un individu est exclu avant d'en intégrer un autre, prouvant par là même la porosité des frontières apparemment étanches qui les sépare. Dans le Livre deuxième, le beau-frère d'Anthime, Julius de Baraglioul, écrivain catholique et traditionaliste, découvre l'existence de son demi-frère Lafcadio Wluiki, fils illégitime du vieux comte de Baraglioul. Celui-ci entend donner une part de son héritage au jeune homme, mais il le met loyalement en garde : « Mon enfant, la famille est une grande chose fermée, vous ne serez jamais qu'un bâtard. » (*CV*, 1040) Ici encore, la question posée est celle de l'appartenance à un groupe donné, l'alternative opposant l'intégration à l'exclusion, ou à la marginalisation. Le Livre quatrième, intitulé « Le Mille-pattes », évoque les agissements de Protos. Chef de cette bande, organisateur de la vaste escroquerie qu'est la Croisade pour

¹⁰ Voir David H. Walker, « Gide et le discours criminologique », *André Gide 11, Revue des lettres modernes*, Paris, Lettres Modernes Minard, 1999, p. 123-44.

¹¹ Voir Émile Durkheim, *Le Crime, phénomène normal*, dans *Les Règles de la méthode sociologique* (1894), Presses Universitaires de France, 1960, p. 65-72.

la libération du pape, il berne et s'efforce d'empêcher Amédée Fleurissoire de découvrir le pot aux roses en allant trouver directement le pape, soi-disant séquestré dans les caves du Vatican. Il s'agit d'une contre-société, aussi fermée que les précédentes et dirigée par un homme qui distingue deux types d'individus, les « subtils », ceux qui ne présentent pas « à tous et en tous lieux même visage », et la grande masse des « crustacés » (*CV*, 1159). Une fois encore resurgit donc dans la sotie la question du passage d'un groupe à un autre. Après avoir identifié Lafcadio, ex-compagnon de pension et surtout ex-membre de la confrérie des *subtils*, comme l'auteur du crime mystérieux dont est victime Fleurissoire, Protos prend l'apparence du professeur Defouqueblize pour confondre Lafcadio. Du même coup, il espère bien ramener parmi les subtils le jeune homme, tenté d'intégrer le monde bourgeois des Baraglioul. Protos, aux yeux de qui Lafcadio a commis son acte prétendument gratuit pour s'échapper des « cadres sociaux », dégoûté par « le régime des crustacés », exige de son ancien ami « de l'obéissance » et lui reproche d'avoir cru « qu'on pouvait si simplement que ça sortir d'une société, et sans tomber du même coup dans une autre » (*CV*, 1161) Les caves dont Gide esquisse une représentation démystificatrice, ce sont donc bien les fondements d'une société, ses lois, ses valeurs, ses normes. Et au cœur de cette représentation romanesque de la vie des groupes intervient un événement majeur, propre à réguler ces passages d'un groupe à l'autre – de la Loge à l'Église, de la famille à ses marges, de la société des *crustacés* à celle des *subtils* – qui mettent en péril leur cohésion comme leur identité : l'élimination de Fleurissoire, jeté hors de son wagon de chemin de fer par Lafcadio.

Le rôle joué par le meurtre de Fleurissoire dans la dynamique des groupes à l'œuvre dans *Les Caves du Vatican* engage à voir dans ce personnage un bouc émissaire, en même temps qu'un instrument majeur de la réflexion engagée par Gide sur les phénomènes d'exclusion et de marginalisation. Certes, Lafcadio ne connaît pas Fleurissoire et il entend produire un acte gratuit et spontané afin de manifester sa liberté et sa singularité individuelle ; or la victime d'un acte gratuit ne semble pas pouvoir jouer le rôle de bouc émissaire. Il ne faut cependant pas oublier que Gide exalte moins l'acte gratuit qu'il ne suggère le caractère illusoire

de cette gratuité apparente¹², dans le cadre d'une réflexion générale sur le rôle du milieu, donc du groupe, dans la formation de la personnalité. L'acte de Lafcadio se révèle finalement déterminé par sa trajectoire individuelle, en particulier par l'éducation reçue auprès de ses différents « oncles », évoquée juste avant le récit du meurtre lui-même. Il est aussi déterminé du point de vue diégétique, car le personnage de Fleurissoire est situé au carrefour des différentes intrigues développées dans les *Caves*. Découvrant après coup le lien familial entre Fleurissoire et Julius de Baraglioul – ils sont beaux-frères, Julius et Lafcadio étant pour leur part demi-frères –, prenant conscience d'un rapport entre Fleurissoire et la bande de Protos, Lafcadio doit lui-même reconnaître : « ce vieillard est un carrefour » (*CV*, 1139). Autrement dit, cet acte présenté comme gratuit par le personnage – plus que par le narrateur – est inscrit dans une chaîne de causalité rigoureuse : il remet finalement de l'ordre, en dessinant un centre dans une œuvre essentiellement « déconcentrée¹³ ».

Envisagé de ce même point de vue sociologique qui conduisait Durkheim à considérer le crime comme un fait social assumant une fonction spécifique, l'élimination de Fleurissoire permet en effet une recomposition des frontières des différents groupes. Après ce crime, l'entrée de Lafcadio dans cette « grande chose fermée » qu'est la famille Baraglioul apparaît définitivement impossible : Baraglioul n'envisage même plus de pouvoir le fréquenter. L'événement conduit à l'inverse Lafcadio à retomber sous la coupe de Protos, qui le somme de réintégrer la contre-société des *subtils*. C'est aussi à la suite de cet événement qu'Anthime, guéri de son infirmité par l'apparition de la Vierge, qui l'avait poussé à se convertir, recommence à boiter : le voilà prêt à réintégrer son groupe d'origine, celui des libres-penseurs.

Ce rétablissement de l'ordre initial équivaut à une fermeture des frontières de chacun des groupes, qui dans un premier temps s'étaient révélées poreuses. L'élimination de Fleurissoire, en inscrivant le schéma émissarial dans les *Caves*, éclaire donc le sens général de la sotie, tout au

¹² Nous renvoyons sur ce point aux analyses d'Alain Goulet : voir *Les Caves du Vatican, étude méthodologique*, Paris, Larousse, 1972, p. 100-102.

¹³ C'est pour distinguer le roman du récit que Gide parle du roman comme d'une œuvre « par essence déconcentrée » : voir « Projet de préface pour *Isabelle* », *Romans et Soties. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. I, *op. cit.*, p. 992 ; même si Gide, au moment de la publication des *Caves*, optera pour le terme générique *sotie*, il parle assez souvent de son livre comme d'un roman.

moins son sens sociologique, en soulignant l'importance de la notion de crise dans l'organisation diégétique de l'œuvre. Celle-ci s'articule en effet de façon rigoureuse autour des trois moments qui composent le programme du bouc émissaire : une « crise », « un déplacement et une convergence de l'agressivité sur tout ou partie d'un groupe d'individus », « un phénomène de catharsis entraînant, d'une part, une réduction de l'agressivité initiale, et d'autre part, une diminution sensible de la perception de la crise (ou de la frustration, etc.) originelle¹⁴ », ce qui favorise finalement la restauration ou le renforcement de la cohésion du groupe social.

Ici encore, c'est néanmoins la dimension individuelle, partant, les enjeux psychologiques ou moraux des différentes crises, qui retiennent d'abord l'attention du lecteur, sans doute parce que cette dimension est soulignée explicitement dans le texte. L'apparition de la Vierge bouleverse radicalement la vision du monde d'Anthime, au point de lui faire endosser une autre identité, celle du bigot et du « saint tout à fait » (*CV*, 1081), suivant la formule de son beau-frère Julius. Celui-ci traverse une crise tout aussi profonde : la découverte de l'existence de Lafcadio, le fils illégitime du vieux comte, remet complètement en question sa vision de la famille et de son père, en le conduisant à former des doutes « sur la valeur de ses ouvrages, sur la réalité de sa pensée, sur l'authenticité de sa vie » (*CV*, 1023). Bâtard désargenté se découvrant fils d'un comte, Lafcadio traverse lui aussi une crise d'identité et, écartelé entre le monde des Baraglioul et celui de Protos, espère rester lui-même en changeant de position sociale : « dans de la vaisselle d'or peut-être, [...] mais tu mangeras des mêmes plats. » (*CV*, 1127) Dans chacun de ces cas, la crise individuelle reflète néanmoins une crise collective, liée à l'ébranlement du groupe et à la remise en question des valeurs qui fondent son identité et garantissent sa cohésion. Cette double dimension, individuelle et collective, est bien visible dans le cas de Fleurissoire qui, saisi de vertige à l'idée que le pape soit un usurpateur, traverse à son tour une crise d'identité et avoue « douter de [sa] propre réalité, douter d'être [lui]-même ». (*CV*, 1124) Gide lui-même soulignera bien plus tard la portée philosophique de cette fable qui cristallise autour d'un enlèvement supposé du pape par des conspirateurs, en déclarant « avoir abordé un très grave problème. Il suffit, pour s'en rendre compte,

¹⁴ Voir Guillaume Erner, *op. cit.*, p. 45.

de substituer à l'idée du vrai pape, celle du vrai Dieu¹⁵. » Comme l'a fait remarquer Alain Goulet, « l'intrigue conteste l'existence de Dieu, et par contrecoup l'essence des personnages que seul celui-ci peut fonder¹⁶ ».

Par-delà la question de la valeur ou des fondements de l'identité individuelle, c'est aussi une réflexion sur les fondements de toute société que propose la sotie. Celle-ci met en évidence la logique qui sous-tend le fonctionnement de groupes attachés à préserver leur cohésion par la défense de leur identité, en contraignant au besoin l'individu à adopter et à afficher leurs normes, quitte à nier sa singularité. Cette question est posée ouvertement dans *Les Caves du Vatican*, notamment à travers l'histoire d'Anthime, forcé d'endosser une autre d'identité au moment de quitter la Loge pour l'Église. Cependant, les ressorts de cette réflexion sur l'identité collective et la singularité individuelle restent en partie masqués, car ils renvoient à l'homosexualité de Gide, que celui-ci n'était pas prêt à assumer à l'époque des *Caves du Vatican*. En reprenant à son compte l'héritage de la sotie médiévale et, en particulier, les connotations sexuelles comportées par un certain nombre de mots – substantifs comme la coque, la cave ou la farce, verbes comme caver ou farcir – dans les textes médiévaux, il a donc disséminé dans son texte de nombreux indices, plus ou moins faciles à repérer et à interpréter, concernant l'orientation sexuelle de ses personnages¹⁷. Dans cette perspective, la crise traversée par les individus et les groupes représentés dans la sotie correspond finalement à ce que l'on pourrait appeler le syndrome de l'inversion, au double sens du terme, dans la mesure où la sotie évoque autant le passage d'une orientation sexuelle à une autre que l'homosexualité proprement dite. Ainsi, la conversion d'Anthime et son passage du groupe minoritaire au groupe majoritaire, de la Loge à l'Église, peut être interprétée comme un ralliement à la norme dominante, hétérosexuelle. Quant à la distinction introduite par Protos, entre les « crustacés » et les « subtils », elle peut se lire comme une opposition entre le groupe majoritaire, celui des hétérosexuels, et le groupe minoritaire, celui des homosexuels. En faisant pression sur

¹⁵ Lettre inédite de 1935 citée dans la « Notice des *Caves du Vatican* », *Romans et Soties. Œuvres lyriques et dramatiques*, vol. I, *op. cit.*, p. 1481.

¹⁶ Voir Alain Goulet, *Les Caves du Vatican, étude méthodologique*, p. 29.

¹⁷ Voir notre article, « La sotie ou l'inversion généralisée : le motif homosexuel dans l'univers carnavalesque des *Caves du Vatican* », *Bulletin des Amis d'André Gide* n° 183-184, juillet-octobre 2014, p. 101-114.

Lafcadio pour qu'il renonce à se faire une place dans la famille bourgeoise et réintègre le groupe des « subtils », Protos chercherait en fait à dissuader le jeune homme d'adopter la norme hétérosexuelle. Personnage ambigu par excellence au plan sexuel, Lafcadio résiste néanmoins à cette injonction et manifeste son désir d'intégrer la famille Baraglioul, en devenant l'amant de Geneviève, la fille de Julius.

L'élimination de Fleurissoire, érigé en victime expiatoire, prend tout son sens dans ce contexte. Arrivé vierge en Italie pour mener sa croisade, il est dépuçé par une prostituée avant de devenir le dindon de la farce orchestrée par Protos et, comme tel, d'être symboliquement converti – ou plutôt inverti – de force¹⁸. Conduit à incarner à son corps défendant la force transgressive du désir, notamment homosexuel, Fleurissoire devient donc un fauteur de troubles, au sens premier du terme. Pour cette raison, il est en quelque sorte devenu l'homme à abattre, pour tous les groupes constitués : « entre la Loge et la Société de Jésus, c'en est fait de [lui] » (*CV*, 1123), comme il l'explique à son beau-frère.

Dans sa célèbre réponse à *l'Enquête sur l'antisémitisme* d'Henry Dagan, Émile Durkheim, rappelle la joie et le soulagement de la foule française lors de la condamnation de Dreyfus, en 1894, pour expliquer l'antisémitisme, lié selon lui à la nécessité pour une société en crise « de trouver quelqu'un à qui elle puisse imputer son mal, sur qui elle se venge de ses déceptions ». Le sociologue fait alors cette observation fondamentale : « ceux-là sont naturellement désignés pour ce rôle auxquels s'attache déjà quelque défaveur de l'opinion. Ce sont les parias qui servent de victimes expiatoires¹⁹. » Dans cet article qui, sans faire référence à la figure du bouc émissaire en tant que tel, est à l'origine du modèle cognitif et de son usage ultérieur dans les sciences sociales, la « victime expiatoire » présente donc deux caractéristiques, l'une implicite : son innocence de fait, l'autre explicite : sa situation de paria. Or Fleurissoire présente bien les deux caractéristiques du bouc émissaire : essentiellement innocent, au point de n'avoir jamais

¹⁸ La scène entre Fleurissoire et Protos, qui se présente alors comme l'abbé Cave, est précisément organisée autour d'un dindon que l'on fait rôtir, Gide faisant référence aussi bien à l'expression (être la dupe de quelqu'un) qu'à la signification des mots « farcir » et « caver » (pour : « sodomiser ») dans la sotie médiévale.

¹⁹ Émile Durkheim, « Antisémitisme et crise sociale » (publié initialement dans Henri Dagan, *Enquête sur l'antisémitisme*, Paris, Stock, 1899), dans *Textes*, vol. II, Paris, Éditions de Minuit, 1975, p. 253.

consommé son mariage, il n'en est pas moins un paria, ou du moins se regarde comme tel après ses mésaventures romaines. Avant d'être éliminé par Lafcadio, il porte en effet sur lui une marque d'infamie, le signe de sa déviance, une lettre écarlate en somme : un bouton qu'il pense causé par ses ébats avec Carola, mais qui ressemble aussi à la coque de son beau-frère Anthime, signe discret de son homosexualité²⁰.

*

Il semble difficile de dissocier de son créateur le personnage de Fleurissoire et même sa fonction de bouc émissaire dans l'économie de la sotie. Arrivé vierge en Italie comme Gide lui-même en Afrique du nord en 1893, appelé à découvrir successivement l'hétérosexualité avec Carola comme Gide avec Meriem, puis – au moins sur un plan symbolique – l'homosexualité avec l'abbé Cave *alias* Protos, comme l'écrivain avec les jeunes Arabes, Ali et Mohammed, ce personnage innocent et cependant impitoyablement éliminé donne corps à la hantise du martyr, vouée à devenir obsédante pour Gide au moment où il aura pris la décision de raconter ses expériences homosexuelles en Algérie dans *Si le grain ne meurt* et à défendre la pédérastie dans *Corydon*. De même, l'histoire de Lafcadio et de sa résistance à Protos qui veut le faire rentrer dans la société clandestine des *subtils* en dit long sur le désir d'intégration qui motive le discours de Gide sur l'homosexualité. L'intérêt du discours social déployé dans la sotie dépasse cependant le cadre de l'histoire personnelle de Gide et va même au-delà de la réhabilitation de l'homosexualité entreprise dans les œuvres suivantes, en partie en raison de l'impossibilité pour l'écrivain, juste avant la Première guerre, de mettre ouvertement en scène des personnages d'homosexuels.

Conçue par Gide comme un congrès romanesque de sociologie, la sotie propose en effet une réflexion sur la notion de minorité, au sens moderne du terme, qui ne lie pas la condition minoritaire au nombre d'individus qui composent ces groupes, mais plutôt à une domination exercée par d'autres à son détriment²¹. Plus précisément, Gide livre dans

²⁰ Voir *supra*, note 17.

²¹ Voir par exemple la définition du juriste Alain Fenet, dans « Essai sur la notion de minorité nationale », *Publications de la faculté de droit et des sciences politiques et sociales d'Amiens*, n° 7, Presses Universitaires de France, 1977 : « La minorité n'existe [...] pas en soi, mais uniquement dans un rapport structurant la réalité sociale. Les éléments ou groupes constituant cette réalité ont

sa sortie une réflexion sur la place des minorités dans le corps social. Certes, la réflexion sur le mécanisme de fonctionnement des groupes, attachés à préserver leur cohésion, renvoie apparemment dos-à-dos les différents groupes mis en scène dans *Les Caves du Vatican*. Les deux groupes définis symboliquement par l'orientation sexuelle de ceux qui le composent, celui d'Anthime d'une part, celui de Protos et des *subtils* d'autre part, sont en effet strictement clos et leurs membres mêmes travaillent à préserver cette clôture, la Loge ostracisant immédiatement Anthime après sa conversion et Protos cherchant à ramener Lafcadio au sein de la contre-société des *subtils*. Il n'en reste pas moins que ces deux groupes sont minoritaires et que leurs membres semblent condamnés à une clandestinité et/ou à une marginalité de fait. L'homosexualité suggérée dans la sortie est le fait de Protos, celui qui porte un masque, mène une double vie et donne continuellement le change, et d'Anthime, personnage de libre-penseur qui s'oppose aux normes morales de son époque, porte une coque inappropriée à un homme de sa condition sans renoncer pour autant à la vie bourgeoise, avec la complicité de son entourage, son écrivain catholique de beau-frère en tête, qui feint de ne pas voir ce signe crypté de son inversion. Dans le monde des *Caves*, c'est-à-dire dans la société française des années 1890, l'homosexualité ne peut donc se vivre que dans l'ombre, ou dans le cercle d'une contre-société, par définition en marge du groupe dominant et de ses normes. Sitôt qu'il risque de contaminer le corps social, en passant d'un groupe à l'autre, en éprouvant la porosité des frontières, l'homosexuel devient un problème. Le désir homosexuel – ou le *coming out*, suivant la terminologie contemporaine – est littéralement explosif, puisque susceptible de faire éclater les normes du groupe et de brouiller son identité collective : c'est le sens de l'histoire de Fleurissoire, avec laquelle Gide reprend de façon subversive, pour le renvoyer finalement à la face de ses adversaires, un argument majeur du discours social contre l'homosexualité, accusée notamment, à l'époque, de renverser les barrières de classes²².

Que cette représentation d'un processus émissarial engage des enjeux qui restent très actuels ne doit pourtant pas masquer le contexte social et

certes une identité propre mais ils n'existent comme minorité ou majorité qu'en fonction d'un rapport qui les place et les désigne comme tels. » (p. 96)

²² Voir notamment Jean-Paul Aron et Roger Kempf, *Le Pénis et la démoralisation de l'Occident*, Paris, Grasset, 1978.

politique, celui de la France de l'affaire Dreyfus et de la montée du nationalisme, qui lui donne son sens premier. Gide ne fait rien d'autre que mettre en scène, afin de le démystifier, le fonctionnement de groupes sociaux prêts à sacrifier un individu pour préserver leur cohésion collective, en choisissant pour victime expiatoire celui qui transgresse les normes du groupe et met du même coup en péril son identité collective. Le tort de Fleurissoire est bien d'introduire le trouble, de manifester l'indétermination et la possibilité de l'inversion, là où le discours nationaliste réclame de la stabilité et même de la fixité. Dans l'intervalle qui sépare le moment de la diégèse du moment de l'écriture – quelque vingt années qui font charnière entre le XIX^e siècle et le XX^e –, le monde littéraire a été successivement ébranlé par l'Affaire et par la querelle du classicisme, dont l'enjeu était la définition d'une identité nationale que les nationalistes voulaient stables et définies une fois pour toutes. Or Gide a été un acteur majeur dans cette querelle, où il a défendu le principe d'une identité nationale en perpétuelle métamorphose. Dans l'Affaire, il n'a en revanche joué qu'un rôle marginal, notamment parce qu'il était conscient de son statut de minoritaire et craignait l'amalgame entre le juif et le protestant. Sa représentation du bouc émissaire n'en a pas moins la valeur d'une charge contre la vision nationaliste de la communauté : l'élément sacrifié, l'homosexuel, est au fond un corps étranger que le corps social se doit d'expulser pour préserver son intégrité, suivant la logique organiciste qui sous-tend l'idéologie nationaliste. Pas de place pour l'individu minoritaire, voué, en tant que paria, à jouer le rôle d'une victime expiatoire dans la société en crise qu'est la France nationaliste et antisémite de l'Affaire, celle de Drumont et de Maurras, décidé à combattre les « quatre États confédérés²³ » : sans forcément avoir lu l'article sur l'antisémitisme de Durkheim, Gide le rejoint ainsi dans sa description du mécanisme social d'émissarisation.

²³ L'article de Maurras, « Les quatre États confédérés de la France », a été publié dans *L'Action française* du 6 juillet 1912 ; voir Raoul Girardet, *Le Nationalisme français. Anthologie, 1871-1914*, Seuil, coll. « Points / Histoire », 1983, p. 209-212